

macwu.org

par Maryse Parant

*May something beyond chance
have led to our encounter*

Tom,

Aurait-il été préférable, amour, de croire que notre destin est rattaché à l'alignement des étoiles plutôt qu'à l'arantèle des ordinateurs, plutôt qu'aux ramifications métaphoriques des interfaces ? Bel amour, enchantement, *You have new mail*. L'univers approche de son horizon, l'opacité s'éloigne sous l'effort des cathodes. Tu me mènes vers l'apparence.

Ma passion transportée par des millions de paramètres figés par les programmeurs. Masses de mondes virtuels, aux frontières tracées par des algorithmes, d'où tu ressors, simplifié.

L'amour a son propre paysage de synthèse, ses propres mécanismes de simulation, sa propre réalité immergée, ses propres catalogues aux objets configurables. Mon sentiment modélisé, plein de connectivité heurtant mon disque dur.

Ton image constitue un appel de liens.

Mais sache, bel homme, que j'ai peu de folie à mettre en lumière. Te raconterai-je mon histoire ? Le monde a commencé il y a quelque 15 milliards d'années et je suis, tout comme lui, sujette à l'entropie : mon désordre croît avec l'âge. C'est prévu, mon

amour, dans cette nature propre aux êtres et aux choses. On ne vieillit jamais pour aplanir les irrégularités, mais plutôt pour y être confrontés. Tu le constates d'ailleurs toi-même à la lecture de mes *e-mail*, je souffre d'un type rare de dissonance cognitive qui fait pourtant partie du monde.

Les éléments chimiques s'auto-organisent en cellules, ces cellules à leur tour en organismes et ceux-ci en systèmes d'économie. Toi et moi, nous ne voyons que la poésie dans le futur des sciences et de ses technologies. Au fil de notre fréquentation virtuelle, nous n'avons principalement retenu que les exceptions et les quelques raretés qu'il aurait fallu effacer ; les étrangers à la constance que nous sommes, attirés par les variations, peu impressionnés par la rugosité des déficiences. Nous nous écrivons inlassablement sans nous être jamais vus. Avons-nous, toi et moi, comme tu nous le demandes, une dette envers le hasard ?

Nous sommes partis du bon pied, contents d'être incompris des machines que nous opérons. Par habitude de l'incompréhension.

Pourquoi, au fond, chercherions-nous à savoir si notre correspondance est le fruit du fortuit ? Nous ne savons rien de la pérennité des invariables – donc s'il y en a.

Les étoiles se rassemblent et forment des galaxies qui, elles, se regroupent en de vastes rideaux, d'immenses pans lumineux que séparent de mouvants bâillements d'espaces. La mémoire, dans son nouveau domaine serti de silicone, embaume notre langage, dans un geste émouvant, pour le mettre à l'abri du déclin. L'icône, mon amour, est notre signe de ponctua-

tion, notre souffle emporté dans de grisants abîmes. Et à mesure que les infosphères se gonflent, les mots pour parler de nous-mêmes se trouvent une genèse aussi peu originale que sans raison, déferlant sur la lame des serpentins téléphoniques. C'est peut-être notre fête.

On ne peut écrire, nous le devinions, sans une certaine dose d'aliénation, à moitié nous révélant, à moitié disparaissant. Les hypertextes n'ont rien changé à la façon dont nous nous racontons. Nous sommes guidés par d'étranges phares, colorés et sonores, notre conscience branchée à de multiples procédés, traversant des arcades ludiques, chacun de nous, seul au seuil du labyrinthe, suivant du regard la trace déjà floue de notre naissance digitale. Mais narrer est indestructible. Les objets numériques ne font que confirmer et reconduire, de manière exponentielle, cette philosophie de l'écrit où je t'aime, en mode *dial-up*. Mon désir, un maillon de la chaîne d'initialisation. Ma passion, le support du protocole de transmission de mon fichier qu'est ton sexe.

Qu'il s'agisse d'interaction en temps réel ou imaginaire, je n'entretiens aucun doute à l'égard de ton absolue véracité, des stimuli rapportés par les capteurs, de la belle chair couvrant ton exosquelette, à ton envie de moi validée par le verbe compressé. Tu es mon homme. L'être décodé. Le balancement parfait des probabilités que nous aurions dû contenir.

Peut-être que la vie, ou la vue, n'a qu'une dernière révélation à nous faire, nous indiquer que finalement, elle n'aura pas disposé du temps qu'il faudrait pour peser l'entière complexité de ses molécules, toutes les formes dont sont capables ses espèces, tous les écosystèmes qui lui seraient possibles et les divaga-

tions que nos corps auraient été susceptibles de générer. La vie ne serait qu'un gigantesque prophète annonçant la possibilité d'émergences dont nous n'aurons, en fin de compte, que très brièvement anticipé l'avalanche.

Supposons, mon amour, qu'il y ait une loi dont nous ne sachions rien, une loi qui pervertisse la nature, qui sous-tende sa dérive, annule la froide incidence de nos explications ; une loi sur les cris et la douleur ; une magnifique théorie finale, toute lisse, révélant qu'aucun dieu n'est la réponse à nos angoisses ou la manière dont nous rêvons que notre isolement, un jour, s'éteigne, nous enseignant qu'il – ce dieu – n'a jamais promis le moindre octet de bonheur, un dieu esthète qui, ne souhaitant surtout rien améliorer ou déranger, dramatiserait en une forme d'art tranquille notre désarroi face à chaque manifestation de l'impromptu.

Supposons, mon amour, qu'au-delà de la Foi il y ait un dieu et qu'au-delà de ce dieu, il n'y ait plus rien. Que ce seul rayonnement bleu et électrique dans le cyberspace où nous nous aimons. Un dieu laissant traîner ses miettes d'une adresse à l'autre, toujours dans la cache que se remémore le fureteur.

Notre « monde intérieur », mon amour, se montrerait pour ce qu'il est, une sensation. Et l'humanité inquiète, qui ne sait prendre l'inconnu qu'en comparaison au familier, n'aurait d'autre alternative que de côtoyer, enfin libérée de la gravité de son expérience, ce qui lui a été si longtemps désagréable : le fait que la volonté soit une chimère, une cause imaginée sur laquelle chambranle l'hallucination d'un pouvoir qui n'a jamais conquis de résultat, la tendance

à prévoir n'étant peut-être qu'un réflexe de la Foi, notre esprit s'étant égaré lorsqu'il s'est cru la cause de quelque chose, y compris la cause de sa propre pensée. Les routines de nos microprocesseurs seraient essentiellement des projections de ce qui nous plaît.

Ce qui sent bon, mon amour, c'est l'odeur de l'apesanteur, se tenir sur l'interstice de notre rencontre, en un lieu que la géographie a échappé dans le néant, n'ayant plus à soupeser la valeur du Réel, de l'Artificiel ou d'un Idéal d'homme ou de femme. Notre façon d'être sans autre responsabilité face à nous-mêmes qu'un désir de faire l'amour, notre innocence reconcentrée sur elle-même, notre essence dissociée de la fatalité une fois que notre libre-arbitre a renoncé à déterrer de vieilles idées. Plus personne ne nous punira. Plus personne ne nous tiendra responsables. Personne n'évaluera le bon ou le mauvais usage que nous aurons fait de la liberté. Nous avons aboli notre importance. Nous ne sommes le centre de rien du tout, encore moins l'instigateur d'affreux phénomènes ou les témoins d'adorés miracles. Nous ne tendons vers aucune perfectibilité, ce qui était, somme toute, le plus grand frein s'objectant à notre existence.

Tu as fait *click*. J'ai fait *click*. Sans traduire le sens ou les conséquences que prend l'émergence du *click*.

Sans ton visage et sans tes mains, sans la chaleur qui exulte du corps, sans couleur et sans forme à tes yeux, je peux signaler que je t'aime. Il y a une telle pureté à ne pas se connaître.

On raconte que quelque part, il existe une carte tellement précise qu'elle recouvre en entier la contrée

qu'elle décrit. Un homme incapable d'oublier quoi que ce soit qu'il ait entendu. Un endroit qui contient tous les livres. Borges nous a précédés, comme partout ailleurs, nous soufflant à l'oreille qu'il n'y a pas de psychologie de l'Autre. Ou de soi-même. Tous, autant que nous sommes, nous sommes des épiphénomènes.

Les hydrocarbures s'allient au potassium et au fer qui s'allient à leur tour à la puissance des champs électromagnétiques. Et le cerveau fonctionne. Le flot des électrons dans les synapses permet aux humains d'être leurs propres successeurs. Mais nous laissons rarement admettre que nos erreurs débordent du cadre des exceptions et des singularités. Notre étendue est, bien sûr, très limitée, mais nous sommes sans frontières. C'est ce que l'internet récite, grossi d'histoires à nous faire peur, ensemencé de récits à l'abandon, nourri de fraîche mélancolie, de nos appels à l'aide, de notre éther animé.

Nos pseudonymes se sont mariés.

Sans curriculum. Sans retourner à la poussière.

Le débit de nos lignes charrie nos témoignages impossibles à prouver et dans le consentement mutuel, nous écartons le calcul. Nous délaçons les gaines qui cintraient nos corps. Nous nous couchons, nus, deux hétérostructurels, dans une sorte d'équilibre thermal, sans conséquence philosophique. Les protoplasmes exhibent leur constellation de variables physico-chimiques. Le vivant et le non-vivant habitent désormais un domaine du même nom ; l'écran, une invitation répétée à l'immédiateté ; l'agora de nos vies expulsée des critères garants de vérité ; les trous noirs qui s'évaporent ; nos cultures qui basculent sous les pas

trépignants d'enfants en congé. Spéculer à partir d'incertitudes ? Bien sûr : nous étions à peu près inévitables. Entrant sur le clavier des données de fractals, nous dépliant dans des dimensions que ni le temps ni l'espace ne viennent envenimer.

Je prends ta queue entre mes mains pour y boire ton sperme.

La vérité est d'une grande beauté. Analogiquement, ce qui est très beau, d'une religieuse vérité. En soi, tout cela est séduisant... et si c'était complètement faux ?

Notre sens de l'émerveillement, mon amour, est resté intact. Les développements embryonnaires sont assujettis à plus de 100 000 gènes intervenant entre eux dans leurs milliards d'activités. Nous sommes sauvés. Ni dans l'ordre, ni dans le désordre, ni par hasard, ni de façon certaine.

J'absorbe les mots mâles que tu m'écris, assis en Chine.

Quoique tu ne sois peut-être pas plus loin que chez le voisin.

You have new mail. You are my male ?

Le curseur est dans mon cœur, roue que fait tourner la souris d'un laboratoire mandaté pour démontrer que l'expérience ne vaut pas tant.

Je te sauvegarde en format .lov

Éperdue de versions et d'application.

Allumée par des pixels de peau convertie.

Ma zone de texte entre les seins.

Rechercher. Remplacer. Atteindre. Effacer.
La barre d'outils qui, pour une fois, n'est pas trop
haute.
Tout sélectionner et copier à l'infini.
Lieu défragmenté.
Tu es mon homme ou ma femme en milliards de con-
fettis sans épaisseur.
À douze fuseaux horaire lumière.

Encrypte-toi dans mon vagin, bel être, muni d'un mot-
clé.
Je nous y ai déversé plein d'options et de charmes
numériques.
Et des grammaires pour nos fautes.
Des aperçus avant même nos impressions.
Des légendes pour chacune de nos pages.
Des passerelles pour traverser les murs de feu.
Des sites miroirs pour nous revoir.
Et de l'aide, mon amour. Beaucoup d'aide, toujours en
forme de point d'interrogation.

Diminou.com

P.S. As-tu remarqué, amour ? On croit toujours que notre
naissance relève de la nécessité et que notre mort sera due à
un hasard. Mais c'est naître qui est un hasard alors que
mourir ne finira jamais d'être d'une absolue nécessité. Cela
dit, je t'aime et attends impatiemment un autre mot de toi.
J'oubliais, ce n'est plus la peine de me mentionner ton
cancer. Depuis que je te connais, je ne parviens plus à avoir
peur. En autant que tu ne me quittes pas maintenant.